

Ombres, sapins et salamandres

par Pierre Bergounioux*

NOUS sommes nombreux à faire l'expérience douce-amère qui a débuté vers 1970, avec la disparition de la génération née au commencement du XX^e siècle, et qui va finir avec la nôtre. Elle est l'ultime effet de la dévolution patrimoniale qui a lié, pendant cinq cents ans, des lignées paysannes à un lopin des terres marginales. Lorsqu'il fut évident que la propriété parcellaire était condamnée par l'intrusion du marché dans les zones adonnées depuis toujours à l'auto-subsistance, une population qui n'avait plus bougé depuis les grandes invasions a poussé ses enfants sur les routes de l'ailleurs où le travail, l'avenir, la vie s'étaient transportés. La migration masculine temporaire qui entraînait les maçons de la Creuse à Paris, les courtiers en vin de la Corrèze dans le nord de la France et jusqu'en Belgique, a constitué une étape plus ou moins durable, plus ou moins acceptable aussi longtemps que les gains de l'exil, s'ajoutant aux ressources du lopin, couvraient les besoins. Lorsque la composition organique du capital s'est brusquement élevée, qu'une exploitation viable a réclamé une superficie accrue, des investissements supérieurs, le fondement de la société agraire traditionnelle en Limousin s'est effondré. Le métier intermittent, secondaire est devenu l'unique source de revenus, l'absence temporaire, définitive. Tel fut le destin de ceux qui naquirent vers le milieu du XX^e siècle.

Comme nos devanciers, nous avons vu le jour dans de chétives sous-préfectures, des bourgs moyenâgeux serrés sous des tours, des hameaux enfouis dans des vallons humides, cernés de bois. Nous avons entendu la parlure d'oc, vu les outils, les gestes ancestraux, les bœufs masqués de toile à sac peinant sous le joug, porté la blouse grise,

* Professeur et écrivain.

tracé à l'encre violette, comme au temps de Jules Ferry, nos noms en -ou, en -eix ou en -ac, grandi séparés, candides, avant de nous hisser, un matin de notre adolescence, dans l'express en partance pour la grande ville.

Il n'y aurait pas lieu d'épiloguer si la mémoire, comme présence intérieure du passé, n'était flanquée de la maison où les morts ont vécu, où l'on revient, d'une année sur l'autre, pour quelques jours, en juillet.

Rien n'est étrange comme de retrouver, vieilli, autre, les lieux où tout a commencé. Les choses demeurent, fidèles, et leur humble, leur muette persévérance nous rappelle combien tout a changé. Elles contiennent, en creux, celui que nous avons été, d'abord. Sous les dehors d'un seul, ce sont deux personnages qui cohabitent tant bien que mal en nous. Le temps passé au loin nous a rendu étranger à celui que l'on fut en premier. Mais il y a un privilège de l'origine qui nous tiendra jusqu'au bout comme en retrait de celui qu'il a fallu devenir.

Les jours qu'on dit passés persistent, en secret, dans mille maisons cubiques de granit ou de schiste, à toit d'ardoise ou de lauze à quatre pentes, étagées entre Millevaches, mettons, en est, et Saint-Pantaléon de Larche, si l'on veut, au seuil du Périgord. Lorsque plein du tumulte, encore, de la route, de la vitesse où il semble qu'on soit toujours emporté, on pousse la porte, ce n'est pas de cent lieues qu'on s'est éloigné de la capitale. C'est le temps qu'on a remonté à la source. Le décor de jadis, intact, est dressé, le lourd buffet deux corps, la longue table en chêne, les chaises paillées et l'on croit voir des ombres dans la pièce aux volets clos. On se remémore exactement le timbre de leurs voix, les mots de bienvenue qu'elles proféraient, jadis, lorsque pareillement on arrivait avec la stupeur, la fièvre du voyage, une expression fugace de leurs visages. Puis ils s'évanouissent et on pense les

avoir oubliés jusqu'à ce que, un an plus tard, exactement, on passe le seuil de la maison silencieuse et qu'ils résonnent, se dessinent à nouveau, un bref instant, dans la pénombre hantée.

Chaque fois, c'est le même vertigineux suspens, le cœur qui s'arrête. Chaque fois, il me semble qu'il tient à un mot de moi que la pièce où je viens d'entrer avec le bruit, la lumière du dehors, ne se repeuple. Les morts seront là, vivants. Ils ne sauront pas que nous les avons pleurés, que leur absence a introduit dans la clarté des jours une irréparable déchirure et je ferai extrêmement attention à ne rien dire qui puisse le leur faire soupçonner. Je m'évertuerai à dissimuler la joie inimaginable, monstrueuse que c'est - ce serait - de les retrouver à l'endroit précis où nous avons été ensemble. Mais je cherche toujours le mot qui ressusciterait les habitants de la demeure où, chaque année, le temps hésite avant de reprendre son cours irréparable.

À ces retrouvailles manquées d'un rien, d'un mot tout simple, sans doute, qu'il suffirait de murmurer et que je ne trouve pas, fait écho l'émoi triste du départ. Il me semble, lorsque je tourne la clé, que les ombres s'apprêtent à reprendre la vie chuchotante, diaphane, désolée dont je n'ai pu lever le sortilège.

Entre ces moments rituels s'intercalent des rencontres inopinées, les unes désespérantes, les autres presque heureuses selon que je demeure conscient de l'heure tardive qu'il est ou que, gagné par le passé qui s'attarde entre les murs, je sois comme de plain-pied avec ceux dont un objet, un bruit ravivent la présence. Ce sont, pêle-mêle, une brassée de journaux jaunis au fond de la maie, la chemise où sont rangés des ordonnances, des factures, des bons de garantie périmés depuis trente et quarante ans, des vêtements démodés dans l'armoire, auxquels on

n'a plus touché, un livre avec un signet, quelques lignes de l'écriture régulière et ferme qui disait le sérieux, l'intransigeance raisonnable des jeunes filles formées, jadis, à l'École normale du département. C'est la boîte à sel, l'œuf à repriser, la règle d'ébène sur le bureau qu'éclaire un lustre tarabiscoté en métal brillant et verre givré, les réserves de produits ménagers restés inemployés à l'ornementation désuète et gaie, le bruit de chaque porte, le frottement qu'elle fait, celles, surtout, des chambres où l'on s'apprête à frapper avant de se rappeler que nulle voix ne nous invitera plus à entrer.

Ça, c'est la présence du passé, celui de l'homme, du moins, qui ne remonte pas bien loin, en vérité. Une tante avait fait construire sa demeure au point le mieux exposé de la combe où sont rangées, en demi-cercle, les vingt maisons du village. Mathématicienne de talent, esprit fort, célibataire, elle employait le temps qu'elle avait refusé à un époux, à des enfants, à étudier le vaste monde. Lorsqu'elle n'observait pas le ciel nocturne au moyen d'une lunette, elle appliquait la pénétrante attention qui la faisait craindre de tous à des détails auxquels les paysans du voisinage n'avaient pas le loisir de descendre. C'est ainsi que grattant la terre de son petit jardin, elle avait exhumé une mince pièce d'or du bas Moyen Âge, des monnaies romaines en bronze ainsi que trois grattoirs néolithiques de silex pâle. Rien au-delà. C'est donc au seuil de l'histoire que l'homme s'est hasardé sur les hauteurs inclémentes du plateau et c'est demain qu'elles s'en retourneront à la friche, au désert.

D'autres présences l'annoncent. Ce sont les bêtes dans la maison, où les ombres, pour nous, perpétuent les heures révolues. Au grenier où sont remisés les berceaux en merisier qui ne serviront plus, les faux, les draps de chanvre, les couffes de sparterie, les moules à chandelle,

des lérots mènent la sarabande. Aux heures perdues de la nuit, ils descendent razzier la cuisine, marquer, de leur dent, les fruits du compotier. À l'automne, ils stockent des noisettes sous le traversin des lits vides et les oublient. C'est comme un présent que l'on trouve, au début de l'été suivant, un paiement en nature pour l'usage gracieux qu'ils ont, presque toute l'année, de toute la maison. Ils partagent les combles avec une compagnie de chauves-souris qui vous criaillent des invectives lorsque vous montez chercher une ampoule, des chiffons, une chaise paillée supplémentaire. Elles jonchent le parquet de déjections pareilles à du riz calciné dont l'odeur âcre prend à la gorge. On les enlève chaque année et chaque année, ça recommence. Des nids sphériques, en papier mâché, de guêpes sont accrochés aux chevrons, aux arbalétriers comme des fruits zonzonnants et venimeux. Dans les conduits des cheminées désaffectées des chambres, les abeilles entassent rayons de cire et gâteaux de miel et, l'été, l'essaim tourbillonne au dessus du toit.

Dans les chambres, à l'étage, ce sont les mites, les papillons de l'arrière-saison, qui hibernent sous la fenêtre, entre les plis des rideaux. Lorsqu'on descendait pour Noël, par le plateau molletonné de neige, entre les hêtres gainés de givre et les sources scellées par le gel, il fallait chauffer le poêle au rouge pour conjurer le froid de loup qui avait investi la maison. Il quittait, à regret, les pièces principales mais tenait obstinément la cave, le corridor, les tiroirs, les placards et les armoires. Une main glacée empoignait la vôtre lorsque vous cherchiez une cuiller ou une couverture supplémentaire. C'est au matin du troisième jour, lorsque la température, dedans, devenait à peu près supportable que de grands papillons colorés se mettaient à voler dans la maison, trompés par ce printemps domestique aux jours les plus noirs de l'an.

Deux vipères ont leurs quartiers dans la véranda de l'entrée. Elles veulent bien se retirer, quand on est là, dans l'anfractuosité qui s'est formée entre la dernière marche et la pierre de seuil. On leur rend la politesse. Il suffit de passer sans brusquerie et la concorde règne avec nos deux aspics.

Dans la buanderie, des salamandres d'ébène et d'or nichent sous le lavoir en ciment. À la pointe du jour, des carabes à la brillante livrée de cuivre poli, d'émeraude, aux mandibules dentelées, rentrent de leurs pérégrinations nocturnes, assassines. Et partout, le dégât de la gent trottemenu, savons rongés, papier finement déchiqueté, petits cadavres desséchés aux couleurs magiques, bleu-roi, aubergine qu'on découvre sous le buffet, au milieu de l'escalier.

C'est dehors, aussi, que la sauvagerie s'ingénie à recouvrir son antique domaine, à faire la jonction. Les sangliers labourent le bout de pré qui borde le terrain. Le rouge-queue fait son nid contre les poutres de la grange et vous crie dessus, comme les chauves-souris, ses commères, lorsque vous venez chercher le merlin, une pioche. Il est chez lui et vous le fait savoir.

Mais c'est sans bruit, insensiblement, que l'ennemi principal masse ses forces, pousse son avantage. Si nous dormions toute une saison, comme font les papillons, les loirs, les serpents ou que nous gardions des mois entiers les yeux rivés sur un livre, un bouton de porte, le vide, nous verrions, en les ouvrant, en les relevant, les arbres qu'on croit figés étendre leurs bras, se rapprocher par bonds. Les sapins auxquels on a livré la lande à moutons, les champs pentus qui portèrent le seigle et le blé noir, sont aux portes des villages. Leur ombre gagne. La lumière tarde chaque jour un peu plus et c'est encore l'après-midi partout qu'on entre déjà dans le soir. Leurs aiguilles, qui tombent en pluie, rognent l'emprise de la chaussée,

noient les chemins. Une branche gratte le mur nord, l'éprouve, prépare l'assaut final. Un jour, le premier cône roulera, comme un œuf, sur le plancher du grenier, par le trou d'une ardoise tombée. Une pousse verte, nourrie du guano diabolique des chauves-souris, de poussière d'astre, de miel déploiera ses premiers rameaux. Les racines plongeront dans les chambres où nous avons rêvé mais les ombres qui s'attardent dans la maison de l'enfance n'en seront pas affectées. Nous les aurons oubliées. Nous aurons cessé d'exister.